



NOTRE POLOGNE



REVUE MENSUELLE POUR LA JEUNESSE

Directrice

ROSA BAILLY

Rédaction et administration

LES AMIS DE LA POLOGNE

16, Rue de l'Abbé-de-l'Épée, PARIS (5^e)

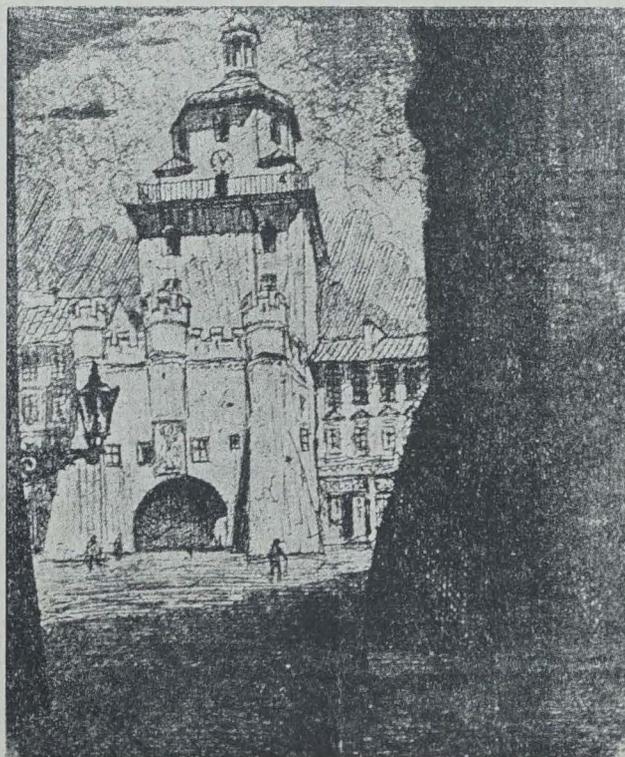
Comptes de Chèques Postaux : Paris 880-96

Téléphone : Odéon : 62-10

Abonnements

France : 3 fr. par an

Pologne : 2 zlotys



LUBLIN
Porte de Cracovie





WYSPIANSKI ET SA FEMME, PAYSANNE DE CRACOVIE
(Tableau de Wyspiański)

Stanislas Wyspiański (1869 - 1907)

Wyspiański ! Pour tous les Polonais, ce nom est un symbole, comme les couleurs du drapeau. Les mille tâches auxquelles il s'est voué, ses grandes œuvres font que la nation entière a célébré le 25^e anniversaire de sa mort avec une ferveur extraordinaire.

Wyspiański est né à Cracovie où il a passé presque toute sa vie. Cette ville, pleine de souvenirs polonais et de légendes historiques, est le véritable cœur de ses livres, je veux dire le point où se nouent les fils innombrables et complexes qui relient l'homme à une ville. Le talent de Wyspiański était universel. C'est le plus grand dramaturge polonais, il a créé des chefs-d'œuvre en peinture, il s'occupait de sculpture et d'architecture. Outre cela, il avait le talent de la musique. Résolu à créer un opéra polonais original, Wyspiański a tracé l'ébauche de la musique pour son drame « Légende » mais la cruelle Atropos ne lui a pas permis de l'exécuter. C'est lui qui, comme Puvis de Chavannes en France, a développé l'art religieux en Pologne ; c'est sa polychromie de l'église franciscaine à Cracovie, qui en est la plus belle œuvre. Les vitraux : Saint-François, Sainte-Salomé, sont de puissantes visions de son âme ; ses cartons-modèles des vitraux du Wawel : Saint-Stanislas, Henri le Religieux, Casimir le Grand, sont de merveilleuses compositions qui expriment le mieux le génie polonais. Il faut voir ses charmantes illustrations de l'Iliade, ses belles stylisations des fleurs des champs polonais pour avoir plus ou moins idée de son talent : Wyspiański est aussi le plus grand portraitiste polonais.

Mais quoiqu'il ait confessé le principe : « Le dessin est la probité de l'art », c'est à ses œuvres poétiques qu'il doit sa gloire. « Anch'io son' poeta ! » s'écria-t-il en

commençant à écrire. Un génie positif comme Wyspiański se sentit un grave devoir : il fallait montrer aux Polonais la route menant à la Liberté. D'abord, il a fouillé le passé national, il écouta les voix du peuple et de la race, puis il se tourna vers l'antiquité grecque, source de la beauté classique.

De là viennent ses admirables productions dramatique : a) Les drames nationaux : La Varsoivienne, Lelevel, la Délivrance, Acropolis, la Nuit de Novembre ; b) Les drames légendaires : Légende, Boleslas le Hardi, Skalka ; c) Les drames grecs : Le Retour d'Ulyssé, Protésilas et Laodamie, Achilleis ; d) Les drames populaires : l'Anathème, les Juges ; Les rapsodies : Casimir le Grand, Henri le Religieux, Saint-Stanislas, et bien d'autres.

Mais sa renommée de dramaturge génial, Wyspiański la doit surtout à son admirable drame symbolique : Les Noces. Le succès des Noces a été incroyable et dure toujours ; le nombre de ses représentations a déjà dépassé le million. Là, il nous donne une sorte de vision introspective de la vie polonaise, secrète et mystérieuse ; il y mêle d'une façon admirable les royaumes chimériques et visionnaires à l'existence réelle.

C'est le poète de l'action ; par ses œuvres, surtout par la Délivrance, il a préparé les Polonais au combat victorieux contre les oppresseurs. Il a suffi qu'à l'époque de la Grande Guerre un chef vint, Pilsudski, pour conduire le peuple à la liberté : le peuple était prêt à le suivre. Hélas ! Wyspiański, cet admirable artiste a disparu au moment de son plus bel épanouissement.

Thadée BURZYŃSKI,
Elève de VIII^e classe, à Lowicz.

Souvenirs de l'Ecole Polonaise

L'Ecole a été fondée à Paris pour les fils des proscrits de 1830. Un de ses plus brillants élèves, le docteur Pozerski, de l'Institut Pasteur, raconte ses souvenirs.

Petit à petit, graduellement, l'esprit des élèves de l'Ecole prenait l'empreinte de celui du « père Maline », c'est-à-dire de l'esprit de 1830. Idéalisme, désintéressement complet de tout ce qui est matériel, ignorance complète de l'évolution de la société, patriotisme intégral en tout ce qui concernait la Pologne et la France, camaraderie intense, dédain de la souffrance et des privations, telles étaient les caractéristiques de l'esprit des élèves de l'Ecole Polonaise.

Education à double tranchant, car, d'une part, les élèves étaient entraînés à toutes les épreuves de la vie, mais, d'autre part, leur ignorance complète de la société, de leur siècle, était une infériorité pour la lutte.

Jamais, à l'Ecole, on ne nous a dit qu'il fallait, dans la suite, suivre une carrière assez lucrative pour permettre de tenir dans la société un certain rang. On ne nous enseignait que deux choses : 1° Qu'il fallait faire honneur à son nom polonais et, 2°, qu'il nous faudrait, un jour, lutter et souffrir pour la Pologne.

Et voici pourquoi le cours de nos jeux enfantins était parfois interrompu par des distractions plus graves.

Tous les ans, le directeur autorisait une bataille en règle entre les « grands » et les « petits ». Les petits représentaient le nombre et la faiblesse de l'opprimé ; les grands étaient le symbole de l'oppresser. Pendant des semaines, nous préparions cette bataille en imaginant les armes les plus invraisemblables : masses de métal attachées à des ficelles, cailloux liés dans des mouchoirs, gourdins divers.

Le jour donné, pendant la récréation de quatre heures, les deux camps se précipitaient l'un contre l'autre, échangeaient des coups terribles. Après un quart d'heure de lutte, il n'y avait jamais ni vainqueurs ni vaincus ; il n'y avait que des éclopés.

UN PROFESSEUR

Le seul professeur, le seul maître que les gamins aimaient, adoraient de toute leur âme d'enfants privés d'affection immédiate, était Ignace Kozikowski, le père Kozik.

C'était un émigré de 1830. Il avait été sous-officier d'artillerie dans l'armée polonaise. A la bataille d'Ostroleka, il avait eu la mâchoire fracturée. Il lui en restait un mouvement de mâchonnement continu, mal dissimulé dans une grande barbe.



LE MARÉCHAL FOCH A L'ECOLE POLONAISE DES BATIGNOLLES

On distingue, dans l'assemblée : le Dr Pozerski (Edouard de Pomiane) ; Budzynski, directeur de l'Ecole ; le général Weygand, le maréchal Foch ; de Chlapowski, ambassadeur de Pologne ; le Recteur Appell ; Ladislas Mickiewicz, fils du grand poète.

Le père Kozik portait toujours la redingote, le chapeau haut de forme. Il ignorait l'existence du pardessus et du parapluie. Lorsqu'il pleuvait par trop, il relevait le col de son vêtement et se coiffait de son haut de forme numéro 2. Notre bon vieux Maître avait toujours une canne à la main et la brandissait comme un sabre lorsqu'il prenait des allures de commandement.

Son rôle était de faire lire les petits en polonais, de nous surveiller pendant les récréations et de conduire les élèves au lycée. Sa figure de vieux grognard de l'Empire était légendaire sur tout le parcours, depuis la rue Lamandé jusqu'au lycée Condorcet. Au cours de cette promenade, notre Maître était souvent relancé par des Polonais qui lui demandaient de l'argent. Nous les appelions : les Polaks aux dix ronds.

Jamais le père Kozik n'a puni un élève. Jamais l'un de nous n'abusa de son indulgence. Pendant les récréations, il s'asseyait sur une chaise, appuyait ses deux mains sur sa canne, posait son menton sur ses mains, après avoir baissé son haut de forme sur ses yeux et il s'endormait. Nous nous ébattions autour de lui comme une volée de moineaux. Le père Kozik était le dieu lare de l'Ecole.

Dès que son service le libérait, il allait s'asseoir chez un petit marchand de vin du nom de Candeau, qui tenait boutique au coin de la rue Lamandé et de la rue Legendre. Là, il prenait une absinthe ou un bitter-menthe qu'il appelait un « crocodile ».

Le père Kozik ne mangeait jamais son dessert ; il le donnait toujours aux petits. Sa mâchoire fracassée l'empêchait de manger la croûte du pain. Il la pliait en deux, la mettait soigneusement dans sa poche et la donnait

aux élèves. Mais ce pain rencontrait en sa poche la tabatière ouverte ; il se couvrait de tabac à priser. Le père Kozik en était ravi, il nous disait : « Tiens, petit, du pain à la vanille ». Nous le mangions avec avidité, car nous étions toujours sur la limite de la faim.

Le père Kozik était entré à l'Ecole dès sa fondation. Toutes les générations d'élèves l'ont connu, toutes les générations l'ont aimé.

Le père Kozik mourut dans mes bras, en 1900. Il était entré à la maison Dubois pour une maladie aiguë de la vessie. Son grand âge l'empêcha de supporter l'infection. Il fit une péritonite.

A son agonie, j'étais à son chevet avec un de ses anciens élèves, Aperyzy. Au moment de sa mort, j'étais seul près de lui. Sa main cherchait tout le temps quelque chose sous son oreiller. Elle y trouva une pièce de cinq francs. Il me la donna. Il me regarda avec ses yeux clairs, bleus, presque blancs, et me dit : « Petit, je vais mourir. Je n'ai pas peur de la mort, mais elle ne veut pas venir. Quand je serai mort, ne pleure pas. Va chez le marchand de vin, fais-toi servir douze huitres avec du vin blanc. Bois un café avec du rhum et pense à moi ». Puis il ferma ses yeux... Il était mort.

Le surlendemain, toute la colonie polonaise le conduisit au cimetière Montmartre, où il repose dans le tombeau collectif des Emigrés. Il pleuvait à verse. Au loin, au Mont Valérien, l'artillerie faisait des exercices de canon. Le hasard voulut que des salves fussent tirées au moment où le vieil artilleur d'Ostroleka allait reposer, pour toujours, en la terre hospitalière de France.

D^r POZERSKI.

Pâques en Pologne

Pendant les derniers jours de la semaine sainte une maîtresse de maison polonaise a à peine le temps de fermer l'œil. Il faut veiller à tant de préparatifs culinaires ! Que de gâteaux à cuire, à orner, à caraméliser ! Tout ce qu'il faut y ajouter comme épices et parfums pour qu'ils aient bon goût ! Et le four qu'il faut surveiller car jamais il n'atteint le degré de chaleur convenable ! Mais le plus important, c'est la présentation de toutes ces excellentes choses !

On choisit une immense table, on la recouvre d'une belle nappe, blanche comme la neige ; au beau milieu on place les jambons, langues fumées, cochons de lait farcis, gigots rôtis ; ils font office d'avant-postes prêts à subir l'assaut des appétits les plus excités.

De chaque côté — pareils à des forteresses — on installe les monumentaux « babas ». Ce sont de vrais chefs-d'œuvre de la gastronomie à la pâte légère et blanche comme du duvet ; chaque maîtresse de maison a à cœur de les réussir dans la perfection, ce qui lui vaudra les éloges de ses invités et la jalousie de ceux qui ignorent tous les secrets de cette cuisson délicate.

Tout à fait au bout de la table s'alignent les « placki » et les « mazurkis » ; ce sont des gâteaux aux formes et aux goûts les plus variés. Toute la table est parée de buis, d'œufs durs colorés.

Cette habitude du « bénit » témoigne non seulement de la riche fantaisie des Polonais mais par la splendeur qu'il atteignait parfois, il évoque les fastes des mille et une nuits.

Voyons, par exemple, ce qui se passait au moment de Pâques chez le prince Sapieha, du temps de Wladislaw IV, selon la description qu'en fait un chroniqueur de l'époque.

« Il y avait quatre formidables sangliers, chacun représentant une saison de l'année, chacun était bourré de jambons, saucisses, cochons de lait. Le cuisinier s'était signalé par l'art parfait avec lequel chaque pièce avait été préparée.

« Il y avait douze cerfs rôtis, entiers, les bois dorés, remplis de coqs de bruyère, de lièvres, de volailles. Ces douze cerfs figuraient les douze mois de l'année. Tout autour, il y avait autant de gâteaux que de semaines dans un an, c'est-à-dire cinquante-deux. A tout cela venaient s'ajouter trois cent soixante-cinq « babas », c'est-à-dire autant qu'il y a de jours dans une année. Chacun de ces « babas » était orné d'inscriptions si belles que plus d'un commensal se contentait de les lire au lieu de les manger.

« Comme boisson, il y avait, pour symboliser les quatre saisons, quatre coupes de vin du temps du roi Etienne ; douze flacons d'argent avec du vin du temps du roi Sigismond représentaient les douze mois ; les cinquante-deux semaines étaient figurées par cinquante-deux petits barils pleins de vins d'Espagne et d'Italie ; trois cent soixante-cinq dames-jeanne de vin de Hongrie représentaient le nombre de jours.

« Pour la domesticité du palais, il y avait huit mille sept cents litres d'hydromel, c'est-à-dire autant de litres qu'il y a d'heures dans une année. »

Les Cailloux de Sainte-Madeleine

...La petite chapelle en bois est très ancienne. Il y a là une statue de Sainte Madeleine taillée dans le bois ; elle est polychromée à la paysanne, et parée de coraux. Des rideaux la protègent.

Les femmes ramassent chacune quelques cailloux au sommet et les conservent avec un respect tout particulier.

Je m'informe : en souvenir de qui ?

— Cette montagne, Sainte Madeleine l'a faite de ses propres mains ; chaque petit caillou, elle l'a eu dans ses mains, alors ils sont de bon secours contre les maux de dents.

— Voilà comment ça s'est passé, me dit un des frères, comme nous descendions déjà du sommet. Les vieillards contaient, il y a bien trente ans de ça, que ça s'est



PETITE EGLISE EN BOIS

passé lorsque saint Pierre se promenait sur la terre avec le Seigneur Jésus et lorsqu'ils voulaient se rendre compte comment les hommes se comportaient sur la terre.

— Ah, ce fut ainsi, frère ? demandai-je, simulant l'étonnement.

— Et pourquoi ça n'aurait-il pas été ainsi ?... Pardi, c'est dans les livres et d'honnêtes gens le disent également. Quelle année c'était au juste, bien sûr que je ne pourrais le dire exactement. Mais en tout cas c'était déjà alors comme c'est maintenant. Les hommes étaient ou méchants ou bons, ou l'un et l'autre. Je vous raconte ça comme je l'ai entendu raconter. Saint Pierre avait acheté une petite charrette et un cheval, car les saints pieds de notre Seigneur Jésus étaient tout enflés et il ne pouvait plus faire un pas. Ils s'assirent donc dans la charrette et se mirent en route. Le Seigneur Jésus, étant le patron, était par derrière et saint Pierre par devant. Ils suivaient la même route où nous marchons maintenant, mais le sable venait jusqu'aux essieux, le cheval était tout échauffé et comme la charrette n'était pas ferrée, les roues ne faisaient que grincer. Le Seigneur Jésus ne pouvait pas seulement réciter son chapelet, car à tout bout de champ il y avait cet horrible grincement. Alors il dit comme ça : « Pierre, regarde donc ce qui fait piauler les roues... » Mais comme par cette chaleur saint Pierre n'avait qu'un désir, c'est de dormir, il se contenta d'allonger un coup de fouet au

cheval et de répondre : « Pardi, ça n'est que des petits cailloux sous les roues ». Or il avait oublié de passer les essieux au cambouis. Le Seigneur Jésus se fâcha : « Arrête et descends », dit-il. Saint Pierre arrêta le cheval et mit pied à terre. « Prends la hache et en route ». Ils entrèrent dans la forêt. Le Seigneur Jésus trouva un arbre mort et dit : « Coupe-moi ça ! » Saint Pierre coupa l'arbre. Ils firent fondre la poix du tronc, en enduisirent les essieux et se remirent en route.

Ils cheminaient, et cheminaient sans arrêt, quand voilà qu'ils rencontrent une femme affreusement fatiguée. Elle se lamente et implore qu'on la fasse monter. Le Seigneur Jésus fait semblant de ne pas entendre. Mais saint Pierre dit : « La route est dure, ma bonne femme, le roussin est faible, la charrette secoue tellement que ça te ferait danser tous les os du corps, suis simplement derrière notre piste, ça te permettra d'arriver où tu dois arriver et tu t'en trouveras bien ». Le Seigneur Jésus ne put souffrir cela et dit : « Prends-la, Pierre ! » Alors Pierre répondit : « C'est lourd, Seigneur ; le cheval tombera, ou bien il faut que quelqu'un aille à pied ». — « Descends et va à pied ». Saint Pierre en fut bien fâché et ne fit que grommeler : « Eh bien, assieds-toi, femme, quand ça ne serait qu'au bord ». Puis il continua son somme en marchant.

« D'où es-tu, femme ? » s'informe le Seigneur Jésus. Mais elle ne fait que pleurer et se lamenter. Elle dit qu'elle s'appelle Madeleine, qu'elle s'en va de par le monde chercher la mort, car les gens la chassent comme une chienne. Le Seigneur vit aussitôt qu'elle était une grande pécheresse : « Tu as beaucoup péché ! » lui dit-il. Alors elle le regarda seulement dans les yeux et aussitôt son cœur se contracta d'effroi, mais elle répondit : « J'ai péché, Seigneur ! » — « Ne pêche plus désormais, fais pénitence et ton péché te sera pardonné ». Et le Seigneur Jésus lui ordonna d'apporter de ses mains de petits



PETITE EGLISE EN BOIS

cailloux jusqu'à ce qu'elle ait amassé une montagne si haute qu'elle dépasse la forêt.

Sainte Madeleine resta donc là pour porter ses cailloux (et ainsi s'éleva la montagne où nous étions il y a un instant). Mais le Seigneur Jésus continua sa route avec saint Pierre. La nuit vint et ils s'arrêtèrent dans un village qui était sur leur route pour s'y reposer. Notre Seigneur Jésus donna de l'argent à saint Pierre et lui dit : « Tiens, Pierre, voici une *dziesiontka*, va demander du fourrage pour le cheval, car la pauvre petite bête a terriblement faim, mais ne le laisse pas entrer dans un champ où il porterait dommage à quelqu'un, car ce serait un péché ». Et il alla de son côté à la petite chapelle qui était derrière le village afin d'y prier.

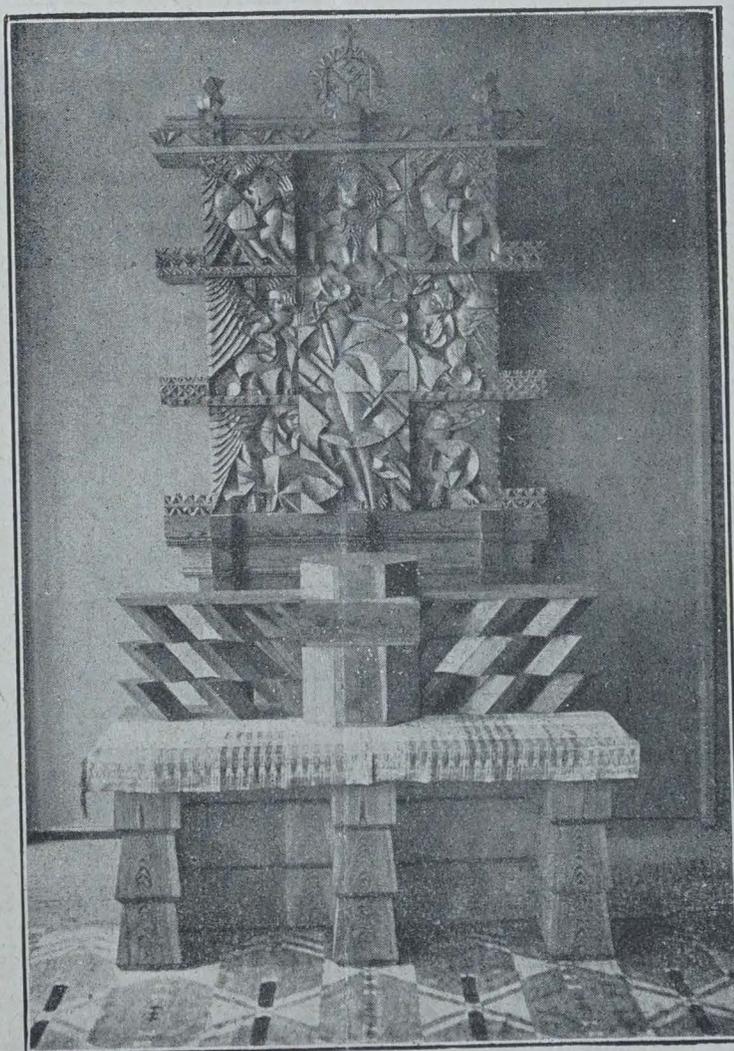
Saint Pierre resta donc seul. Il pensa comme ça qu'il avait tout aussi grand-faim que le cheval et qu'il était fourbu. Il y avait au bord du chemin du trèfle superbe, qui lui allait jusqu'à la ceinture et qui bruissait au vent. Et personne dans le champ. Il y fit entrer le cheval et alla lui-même dans une chaumière, afin de manger un morceau. Il apaisa sa faim, paya et sortit. Il poussa le cheval devant lui, plus loin de la route, attacha autour de son poignet l'extrémité du licol, pour que la bête ne s'échappe pas, et prit ses dispositions pour dormir. Il comptait qu'avant le retour du Seigneur Jésus le cheval se serait repu et qu'il pourrait lui-même faire un bon somme. Dans la nuit le propriétaire du champ survint et, attrapant le cheval, ne voulut pas le lâcher. Saint Pierre eut beau le supplier, le paysan resta inflexible. Il ne demandait qu'un demi-zloty comme

dédommagement, mais comme saint Pierre ne l'avait pas, le propriétaire s'empara également de lui et l'enferma dans sa chambrette.

Le matin, le Seigneur Jésus revient et se met à crier : « Pierre ! Pierre ! » Mais pas de réponse, si ce n'est un bruit comme si quelqu'un pleurnichait de l'autre côté du mur. Alors il appelle une fois encore : « Pierre ! Pierre ! » Cette fois saint Pierre répond : « Comment pourrais-je venir, Seigneur, puisque ce paysan m'a enfermé dans sa chambrette et qu'il ne veut me lâcher ni moi ni le cheval s'il ne reçoit pas un demi-zloty ! » Le Seigneur Jésus paya le demi-zloty et se mit en colère. Car fourrager dans le champ d'autrui et lui faire tort, c'est quasiment la même chose que de voler ou de battre quelqu'un. Mais le paysan aperçut la clarté autour de la tête du Seigneur Jésus et reconnut que c'était Dieu. Alors il accourut au plus vite, avec ses enfants et sa femme, rendit le demi-zloty et implora : « Seigneur Jésus, demeure avec nous ! Nous allons chasser le veau de la chambrette, nous l'allons nettoyer et passer à la chaux. Ça fera tout juste l'affaire, et le cheval aura son trèfle tous les jours, et le valet sa nourriture ». Alors le Seigneur Jésus connut que ce paysan était un homme bon et il le bénit tendrement et lui dit : « En vérité, en vérité, chacun doit recevoir le paiement de son travail. Garde le demi-zloty, paysan, car il t'appartient pour le trèfle qui a été mangé, et il n'est roi ni seigneur qui soit dispensé de payer ce qu'il a pris ». Et il s'en alla.

LADISLAS REYMONT.

(Traduit par Franck Schœll. Extrait de « Pèlerinage Polonais. »)



AUTEL EN BOIS SCULPTÉ

(par Szczepanowski)

Nous maintiendrons l'Amitié Franco-Polonaise

ECRIVONS-NOUS !

Georges Jackiewicz, Farna 7, Włodzimierz-Wołyn, et Eugène Kabat, Horodeslka 52, Włodzimierz-Wołyn, souhaitent correspondre avec des amis français de 15 à 17 ans.

Qui veut correspondre avec :

Jan Ciemnolowski (18 ans), Wiwulskiego 6 c-10 Wilno.

Antoni Poczyłowski, Witoldowa 10-3 Wilno (18 ans).

Erasm Gluski (18 ans), Ponarska 63, Wilno.

Mieczysław Babiański (16 ans), W. Pohulanka 41-2 Wilno.

Dobrowolski August (16 ans), Portowa 19 m. 3, Wilno.

Wiktor Koczumowski (17 ans), Pilsudskiego 31-8, Wilno

« POURQUOI NOUS AIMONS LA FRANCE ? »

Madame Elisabeth Petroff, du Lycée Zuchowski, à Varsovie, nous envoie un devoir d'élève auquel elle n'a rien changé. Il nous montrera, chers lecteurs, comment on écrit le français dans les lycées polonais, et quels sentiments qu'on y éprouve pour la France :

« La France, la douce France, comme on l'appelait jadis, a été toujours chère au cœur polonais et les Français depuis les temps les plus reculés étaient les bienvenus en Pologne.

Cette amitié et cet amour que nous avons envers la France a des causes sérieuses et profondes et pour s'en rendre compte, il suffit de jeter un rapide coup d'œil sur les relations franco-polonaises à travers les siècles.

L'histoire de ce pays est étroitement liée avec l'histoire polonaise.

...A l'époque de Napoléon, l'amitié franco-polonaise fut au comble. Les Français et les Polonais combattant ensemble se lièrent d'une éternelle amitié et d'une vénération réciproque.

Pendant l'insurrection de 1830, en France, naquit, sous La Fayette, un Comité de secours aux Polonais.

Quand l'insurrection fut vaincue, la France reçut sur sa terre hospitalière tous ceux pour qui dans leur Patrie il n'y avait plus de place. Entre ces derniers, il y avait beaucoup d'hommes célèbres, comme Adam Czartoryski, Lelewel et surtout notre poète national : Mickiewicz.

Enfin, déjà dans notre temps, après la Grande Guerre, au traité de Versailles, le maréchal Foch, le vainqueur de la Marne, créa la Pologne libre et indépendante. Et c'est pourquoi, avant tout, nous aimons la France.

Maintenant, la Pologne est libre, grande et forte, mais nous n'oublierons jamais la France, qui a contribué à nous rendre notre chère Patrie.

Dans les derniers temps, naquit en France le journal « Notre Pologne », qui a pour but le rapprochement de la jeunesse franco-polonaise. Mme Rosa Bailly, à qui le journal doit son existence, nous a fait l'honneur de venir nous voir. Sa visite fut pour notre école un événement et une agréable surprise. En la saluant de tout notre cœur, nous crûmes saluer, en sa personne, la France, cette France à laquelle nous rêvons tous et que

nous aimons sans la connaître encore, comme un enfant aimerait une grand'mère qu'il ne connaît pas mais qu'il a appris à aimer et à estimer en regardant sa figure lui sourire doucement du portrait qu'il regarde depuis qu'il respire. »

Les lycéens du Lycée Zuchowski demandent des correspondants français. Ecrivez à Mme Petroff, Gimnazjum Zuchowskiego, Nowolipki, Varsovie.

MARIAGES

Mme Navarre nous a écrit, de Cherbourg :

Madame, j'ai le plaisir de vous annoncer le prochain mariage de ma fille Germaine Faucon avec Jan Giéryga, maître de la Marine Polonaise à bord du contre-torpilleur Burza, au port de Gdynia.

Je me permets de vous en faire part parce que ma fille vous a écrit plusieurs fois pour vous demander des conseils, que vous avez bien voulu lui donner et qui ont été pour elle d'un grand réconfort pendant l'absence prolongée de son fiancé.

Le mariage aura lieu en Pologne au début de novembre, M. Gieryga n'ayant pu obtenir de permission pour venir en France.

J'ai regretté la sévérité du règlement qui me prive d'assister à leur union et ce n'est pas sans un serrement de cœur que j'ai envoyé ma fille, seule, là-bas. Mais je l'ai fait en pensant à l'accueil que la famille lui réservait et à son bonheur certain.

J'ai toujours été une admiratrice de la Pologne. Je suis heureuse de lui confier ma fille.

Et d'Issoudun, une Française mariée à un Polonais, Mme Szukalski, nous raconte ses impressions de Pologne :

Je viens, chère Madame, vous exprimer ici mon admiration pour la Pologne, car je suis allée la visiter au mois d'août dernier, en compagnie de mon mari. Nous avons visité Gdynia, Poznan, Varsovie, que j'ai trouvée superbe. Nous avons aussi visité plusieurs petites villes dont je garde un très bon souvenir. Dans la famille de mon mari j'ai été bien fêtée, on ne savait que faire pour me faire plaisir. Aussi je me suis aperçue que ce que je lisais dans vos revues était la pure vérité ; les Polonais aiment beaucoup les Français. Aussi j'espère bien retourner là-bas.

GRACIEUSE IDEE

Les élèves-officiers de l'Ecole Militaire de Saint-Maixent reçoivent les revues des Amis de la Pologne. Se doutent-ils que c'est un cadeau que leur ont fait les lycéennes de Lodz ? Elles sont groupées en « Amies de la France », sous la présidence d'Hedwige Idzikowska. Vraiment, un groupe d'Amis de la Pologne devra se fonder à Saint-Maixent, ne fût-ce que par courtoise réciprocité !



CHEZ LES JUIFS POLONAIS
LA PRIÈRE (Tableau de Gottlieb)

APPRENEZ LE POLONAIS

Les lycéennes de Châteauroux ont chanté l'hymne polonais en polonais ! Ne voulez-vous pas en faire autant ? Apprenez-en déjà le premier couplet et le refrain.

*Jeszcze Polska nie zginęła
Póki my żyjemy
Co nam obca przemoc wzięła
Mocą odbierzemy
Marsz, marsz, Dąbrowski,
Z ziemi włoskiej do Polski !
Za twoim przewodem
Złączym się z narodem !*

La Pologne n'est pas morte encore.
Tant que nous vivrons
Ce que nous a pris la force étrangère
Par la force nous le reprendrons.
Marche, marche, Dombrowski,
De la terre d'Italie à la Pologne
Sous ton commandement
Nous rejoindrons la patrie.

Prononciation figurée :

Yèchtchè Polska niè zginin-oua. — Pouki meu jeyjèmeu. — Tso nam obtsa pchèmots vjien-oua. — Motson odbiejèmeu. — March', march', Dombrovski. — Z jièmi vouoskièye do Polski. — Za tvoim pchèvodem, zou-on tcheum chien z narodem.

CE QU'IL FAUT LIRE

LADISLAS REYMONT (Prix Nobel) *Pèlerinage Polonais*.
Editions du Cavalier, rue du Four, Paris (6^e). Un volume 12 francs.

UNE FAVEUR A NOS ABONNÉS

Nous leur procurerons : *Notre Sœur la Pologne*, le bel ouvrage copieusement illustré de M. L. Barot-Forlière, au prix tout à fait exceptionnel de 7 francs au lieu de 12 francs.

Normaliennes, Collégiennes, Lycéennes, écrivez à :

Elisabeth Smolska, Annette Lasocka, Rose Fliederblum, Danuta Wierzbicka, Wanda Tomaszewska, Eve Rotman, Srène Swiecka, Irène Królikowska, Wanda Gralewicz, Marie Michalska. Ces amies polonaises ont de 15 à 17 ans. Leur adresse à toutes est : Gimnazjum R. Zólkiewskiej, Plock, Pologne.